

Autour de l'exposition

 **Rendez-vous pour les enseignants**
Mercredi 2 février à 14 h 30

 **Visite guidée express (30 minutes)**
Vendredi 18 février à 12 h 15

 **Atelier créatif en famille**
Mercredi 23 février à 14 h

Renseignements et réservations auprès du service Action culturelle
au 01 30 44 50 80 ou action.culturelle@ville-guyancourt.fr

Et aussi

Avec la médiathèque Jean-Rousselot

Atelier art et philosophie « Ne peut-on pas sortir de chez soi pour aller vers les autres ? »

Mercredi 23 février à 10 h
Pour les 7-10 ans.

Art en jeu, création d'un « mobile à soi » à partir des objets du quotidien.

Mercredi 23 février de 15 h à 18 h

Informations et inscriptions auprès de la médiathèque
Jean-Rousselot au 01 39 30 08 50

Salle d'Exposition

11, place Pierre-Bérégovoy
Guyancourt

Entrée libre

Mardi et vendredi de 16 h à 19 h
Mercredi et samedi de 10 h à 13 h
et de 14 h à 18 h

Dimanche de 10 h à 13 h
Accès par la médiathèque
Jean-Rousselot

Renseignements :

01 30 44 50 80
www.ville-guyancourt.fr

 Guyancourt Expositions

CATALOGUE

26 jan. 2022
13 mars 2022

Salle d'exposition
Place Pierre-Bérégovoy

À l'orée du foyer

Ouassila Arras
Halida Boughriet
Laura Haby
Kubra Khademi
Jeanne Susplugas
Marianne Villière

Commissariat :
Élise Girardot
Conception lumière :
Serge Damon

Réalisation et impression : Ville de Guyancourt - Jeanne Susplugas. Flying House. Installation. 2017 ©J.Susplugas Vue Le CAB, Grenoble



« *Nous observons cette maison comme nous observons le ciel, le matin, à peine réveillés; nous observons cette maison comme notre propre ciel.* »

Emanuele Coccia, *Philosophie de la maison*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021

À l'orée du foyer se concentre sur l'intérieur : l'intérieur profond et mystérieux de nos habitats et l'intimité qui s'y déploie.

Chacun conçoit son lieu de vie à son image en y projetant sa vision du monde, variable selon le pays et le continent habité. L'exposition aborde le chez-soi dans ses définitions multiples : un lieu à la fois matériel et immatériel, quotidien, solitaire, joyeux ou tragique, parfois collectif et sujet aux retrouvailles. À travers les œuvres de six artistes d'origines diverses, nous verrons comment l'espace domestique est l'expansion d'un espace mental, un espace-temps à soi.

Dans une forme d'immersion, les visiteurs arpentent des propositions artistiques qui suggèrent des sensations proches et familières. Suspendues ou disposées près du sol, les œuvres nous accueillent dans une atmosphère lumineuse enveloppante et tamisée, aux directions changeantes.

Plusieurs récits se côtoient, reliés par l'installation de Ouassila Arras qui recouvre d'une multitude de tapis orientaux le sol de la Salle d'exposition. *Photos de famille* est le fil conducteur du parcours. L'œuvre incarne un objet familier qui nous rassemble : le tapis. Comme un signe, une ponctuation universelle, nous le retrouvons plusieurs fois, parsemant les œuvres des artistes.

Au cœur de l'exposition, une grande maison, *Flying House* de Jeanne Susplugas, dévoile le poids des objets qui emplissent nos intérieurs. Puis, la présence s'anime : *The Birth Giving* de l'artiste afghane Kubra Khademi souligne ce qui intervient parfois dans les espaces intimes : la naissance, les traditions et les interdits.

Ailleurs, le travail sonore de Marianne Villière, intitulé *Réalités désirées*, découle de ses rencontres avec de jeunes habitantes des Yvelines dans le cadre de sa résidence artistique à Guyancourt. Elle leur donne la parole et insère leurs voix dans l'exposition.

On observe aussi des mises en scène, comme avec la photographie d'Halida Boughriet *Le bijoutier afghan* qui dresse le portrait d'Ismaïl installé dans un décor chargé de réminiscences historiques.

Enfin, on décrypte des scènes collectives ouvrant sur un horizon. *Muhabet*, diptyque vidéo de Laura Haby évoque une forme de conversation ritualisée ; depuis bientôt quatre ans, l'artiste voyage au nord de l'Albanie dans un village enclavé qui connaîtra bientôt les bouleversements de la construction d'une route.

Ces manifestations de l'intime révèlent un échantillon de nos relations aux objets et aux personnes qui nous entourent. Les œuvres nous invitent à appréhender le chez-soi comme un paysage, un paysage énigmatique, jamais banal qui dévoile les nuances de nos habitudes et de nos caractères. Notre foyer est un réservoir narratif : il raconte nos singularités.

Élise Girardot, janvier 2022

Ouassila Arras

Photos de famille

Installation, tapis décousus, 170m², 2018

*Partir de la fin pour arriver au début,
comme une histoire qui est racontée
et que l'on veut creuser pour retrouver l'origine.*
Ouassila Arras

Pour *À l'orée du foyer*, l'artiste franco-algérienne Ouassila Arras, née en 1993, a recouvert le sol de la Salle d'exposition d'une multitude de tapis orientaux. Objets domestiques, les tapis remplissent et structurent l'espace, le réchauffent : en donnant corps à l'intérieur qu'ils habillent, les tapis octroient au lieu une atmosphère de familiarité. L'installation *Photos de famille* (2018) se compose plus précisément d'une vaste collection de tapis qui, appartenant aux parents, aux amis, aux oncles de l'artiste, sont en partie issus du « cœur du foyer familial, le salon de 17 m² où elle grandit en banlieue parisienne », de sorte que « chaque tapis, chaque photo, a son caractère, son identité⁽¹⁾ ».

L'installation donne pourtant bien plus à voir qu'un simple album photographique. La création de *Photos de famille* fait suite à un séjour en Algérie où elle visite l'usine, aujourd'hui abandonnée, où sa mère était employée comme tisseuse avant d'immigrer en France. Aboutissement du désir de l'artiste de « tisser le fil des mémoires », l'œuvre évoque en effet le travail de celles qui se sont quotidiennement penchées sur leur métier à tisser, répétant inlassablement des gestes précis transmis de femme en femme, génération après génération.

⁽¹⁾ Ouassila Arras, Portfolio, 2018



Ouassila Arras,
Photos de famille, installation, tapis décousus, 170 m², 2018

Issus d'un savoir-faire millénaire, les tapis orientaux constituent des objets pérennes, qui comptent parmi les piliers du « monde durable » que constitue le foyer^(I). S'y entremêlent les liens qui unissent les membres d'une famille et ceux, peut-être plus complexes encore, qui rattachent les héritiers d'une même culture : « *on se déplace à tâtons, prévient l'artiste, dans une histoire familiale, dans une double culture*^(III) ». Avec *Photos de famille*, Ouassila Arras met ainsi en œuvre un travail de mémoire à deux échelles, et ce d'une manière éminemment ambiguë. Partiellement libérées de leurs liens, les fibres des tapis s'exhibent, laissant deviner le patient travail d'ordonnement et de nouage des fils de laine de mouton. Pour rendre ainsi visible et activer la mémoire du travail de fabrication des tapis, l'artiste s'emploie pourtant à en altérer le produit, puisqu'elle passe précisément par une opération de défilage méticuleux, comme si « *l'itinéraire [...] du retour aux sources, de l'origine, du contexte même de fabrication*^(IV) », devait jouer contre lui-même. L'artiste semble ainsi faire jour sur la forme d'oubli dont s'accompagne nécessairement le souvenir, donnant à voir la fragile mémoire d'une « *histoire parcellaire, absente des récits officiels, éclatée par l'exil, la guerre et les silences*^(V) ».

Ailleurs, sur les portions épargnées par le geste de l'artiste, la trame des tapis arbore encore une diversité de motifs. Symboliques, ces derniers renvoient aux territoires où ils ont été produits, puisque « chaque région a ses propres motifs », le tapis formant alors une cartographie de sa mémoire identitaire. Disposés au sol, se chevauchant les uns les autres,

ils dessinent un monde qui se déploie horizontalement, à la manière d'une carte géographique hétérogène et démesurée. En ce sens aussi, ils appartiennent assurément à l'univers du foyer, cet espace intérieur, protecteur et tout à la fois pénétré d'un ailleurs effectif (le monde extérieur affleure aux portes, aux fenêtres) et symbolique.

Tout comme son œuvre *Déplacement* (un mur chaque jour monté et démonté, à quelques mètres de distance de sa position initiale), réalisée la même année, l'installation *Photos de famille* questionne les limites du foyer. Mais la force de l'œuvre réside au moins tout autant dans sa capacité à révéler le passé et l'ailleurs qui demeurent, ici et maintenant, dans l'enceinte du foyer.

(I) Jean-Marc Besse, *Habiter. Un Monde à mon image*, Flammarion, 2013

(III) Ouassila Arras, Portfolio, 2018

(IV) Valérie Toubas et Daniel Guionnet, *Point Contemporain*, 2019

(V) Sonia Recasens, « En Chantier : Ouassila Arras », Carf, 2019

Halida Boughriet

Le bijoutier afghan, « Les absents du décor » n°9,

photographie, 120 x 180 cm, 2020-2021

Malgré la présence de meubles, menus objets et éléments de décoration que l'on pourrait légitimement s'attendre à trouver dans un foyer, il est difficile de ne pas douter qu'Ismaïl, le bijoutier afghan dont Halida Boughriet fait le portrait dans cette photographie, habite réellement cet intérieur singulier. L'agencement des masses et des objets, trop rigide pour être naturel, ne peut résulter que d'un travail soigné de composition, d'une mise en scène préalable, d'un « décor ». On remarque en effet que la différence de papiers-peints (d'un côté uni, de l'autre chargé de motifs) recouvrant le fond scinde curieusement l'image en deux parties nettement délimitées. Symétriquement disposés de part et d'autre du chiffonnier, la table noire et le corps de l'homme, assis sur un fauteuil, apparaissent par ailleurs rigoureusement équilibrés, ce qui redouble l'effet de scission entre les parties de l'image. Les contours bien définis de leurs ombres portées laissent enfin deviner la lumière crue d'un projecteur pointé sur cette scène artificielle, frontalement disposée.

Dans la lignée de ses travaux précédents, qui « s'efforcent de saisir les tensions dans les relations humaines » à travers une « préoccupation esthétique, sociale et politique⁽¹⁾ », l'artiste engagée Halida Boughriet, née en 1980, questionne ici la place, au propre comme au figuré, de l'individu dans la (les) société(s). Sur la photographie, les bijoux représentent le parcours migratoire d'un homme, Ismaïl, qui vendait ses créations pour survivre lors de sa traversée de l'Afghanistan vers l'Europe. Vêtu d'une tunique et d'un chapeau afghans, le bijoutier figure également aux côtés d'objets historiquement connotés, qui évoquent deux pays liés à l'Afghanistan par le conflit. Au centre, la reproduction du tableau de William Barnes Wollen rappelle la défaite britannique face

⁽¹⁾ Halida Boughriet, biographie : <http://halidaboughriet.com/about/>



Halida Boughriet,

Le bijoutier afghan, « Les absents du décor », n°9, photographie, 120 x 180 cm, 2020-2021

aux Afghans à Gandamak, en 1842, auquel fait écho le mobilier anglais. Sur le chiffonnier, l'image d'une boule à neige contenant une représentation du Kremlin, renvoie quant à elle à l'occupation de l'Afghanistan par l'Union Soviétique, de 1979 à 1989. Sur l'un des deux papiers peints, le motif du blé fait enfin référence au drapeau afghan, de même que la couleur rouge du tapis originaire d'Orient, situé au carrefour de tous les empires.

Diplômée de l'École Nationale des Beaux-Arts de Paris, Halida Boughriet a composé sa photographie comme s'il s'agissait d'une peinture condensant les différents éléments d'une double histoire, à la fois personnelle et collective. Si l'horloge indique midi douze, l'équilibre parfait des masses en présence, parmi lesquelles le corps d'Ismaïl, donne pourtant le sentiment que la scène, étrangère à toute forme de chronologie, se situe en dehors de la temporalité de l'histoire qui nous est racontée. Ce faisant, l'artiste semble remettre en cause la véracité même de la représentation, du témoignage photographique, en même temps qu'elle re-contextualise l'expérience personnelle d'un réfugié politique, dont le regard ne cesse de nous solliciter.

<http://halidaboughriet.com/>

Laura Haby

Muhabet (Conversation), 2022

Installation vidéo HD, couleur, stéréo, 30 min
Briques de construction, fragrance d'origan.
Produit avec le soutien de Seppia Film.

Si l'étymologie arabe du terme muhabet renvoie à la notion d'amour, en albanais et en turc contemporain il désigne plus prosaïquement une rencontre amicale, une conversation ou un moment de convivialité plus ou moins ritualisé.

Dans cette œuvre en diptyque, Laura Haby, née en 1988, nous invite à participer avec elle à la réalisation d'un film et à être les témoins d'une conversation entre un groupe d'hommes et un groupe de femmes, tout en les écoutant les uns après les autres.

Deux faces d'une même pièce : dans l'une, l'expression du temps de la nature, du travail et de l'engagement dans le quotidien ; dans l'autre, l'affirmation de jugements, d'idées et de valeurs. L'une et l'autre contiennent la présence de plusieurs couches de générations, réalisant en un seul muhabet, les contradictions du présent.

En tant que spectateurs, il faut du temps pour se familiariser avec l'échange, comme cela a été le cas pour l'artiste au cours des cinq dernières années d'amitié avec cette famille et cette communauté. Dans le cadre ou la composition du paysage de Koman, on pourrait chercher la vérité ou le mensonge dans la fissure d'une montagne, celle d'une brique, au fond du lac, ou peut-être dans un bateau volé qui attend le prochain départ.



Laura Haby,
Muhabet, installation vidéo HD, couleur, stéréo, 30 min, 2022

Le film est construit sur la présence d'une conversation et l'acte d'écouter, en découvrant un chemin avant qu'il ne soit construit.

Les deux séquences présentées sont encadrées dans un long métrage documentaire, co-écrit avec Ivàn Castiñeiras et commencé en 2018 avec la communauté de Svina, au nord de l'Albanie.

Texte de Valentina Bonizzi et Laura Haby

<https://laurahaby.com/>

Kubra Khademi

The Birth Giving

Installation textile brodée sérigraphiée, 2021

Se confronter aux œuvres de Kubra Khademi, c'est prendre conscience de la puissance des images. Rien dans le travail et la vie de l'artiste ne laisse indifférent tant la force qui l'habite est palpable.

Née dans la province du Ghor en Afghanistan en 1989, Kubra Khademi sent très tôt qu'elle est en décalage. Elle se souvient être jugée folle, folle de ne pas vouloir entrer dans le moule, folle de vouloir devenir artiste. Elle raconte régulièrement l'épisode où enfant elle a dessiné les corps nus des femmes observées au hammam. Surprise par sa mère, elle sera durement battue. Paradoxalement, elle considère cette dernière comme la première figure féministe de sa vie parce qu'elle lui enseigne le patriarcat. Elle lui apprend à se soumettre à l'oppression des hommes, car c'est un moyen de survie, de continuer d'exister.

Cette existence se déroule dans le secret du foyer, dans les moments d'intimités complices partagés par sa mère et ses amies, quand les hommes sont absents. Kubra Khademi évoque la liberté de ton, les histoires obscènes et comiques de leurs vies de couple contées avec un vocabulaire cru. Elle retient également la créativité des formules employées, la poésie créée oralement par des femmes à qui on a empêché d'apprendre à lire et à écrire.

Cette liberté de ton, Kubra Khademi la défend. Tout comme elle défend le fait d'être artiste, de pouvoir exprimer son identité, son pouvoir et sa sexualité ouvertement. Son travail rend compte de l'oppression et de la condition des femmes de son pays, mais plus largement du monde entier. Contrainte de fuir en 2015 à la suite d'une performance artistique dans les rues de Kaboul (*Armor*,



Kubra Khademi,
The Birth Giving,
installation textile
brodée sérigraphiée,
2021

2015), l'artiste se réfugie en France où elle développe sa pratique artistique entre dessins et performance.

Ses dessins représentent des femmes nues, stylisées, aux postures frontales et suggestives. C'est un univers féminin où se croisent corps, humour, érotisme, violence et références poétiques. Transposées en broderie, les figures présentées dans l'exposition illustrent l'analogie faite entre le statut accordé aux femmes et aux animaux domestiques en Afghanistan : ce sont des propriétés des hommes dont on nie la force.

Dans un pays qui enregistre l'un des plus forts taux de mortalité maternelle et néonatale, l'accouchement est une pratique à haut risque. Traditionnellement réalisé à domicile sous le joug familial et sans suivi sanitaire, il est un facteur important d'insécurité. Au travers de cette série, Kubra Khademi illustre son admiration pour ces femmes qui donnent naissance dans des conditions souvent extrêmes, prenant pour exemple sa grand-mère qui évoquait « je suis partie au travail seule, je suis revenue à deux ». En leur redonnant corps, en leur réattribuant leur place, l'artiste nous met ici face au pouvoir des femmes sur la vie.

<https://latitudescontemporaines.com/artiste/kubra-khademi/>

Jeanne Susplugas

Flying House

Matériaux divers, 2017
production La Maréchalerie - centre d'art contemporain
de l'ÉNSA Versailles

« C'est dans la maison que se déploie le théâtre de la vie »⁽¹⁾ évoque Jeanne Susplugas à propos de son œuvre *All the World's a Stage* (2015). Par sa démarche intuitive et introspective, l'artiste s'inscrit dans un rôle de témoin des sociétés contemporaines, questionnant les rapports humains et les codes sociaux d'un monde obsessionnel et dysfonctionnel. Ses recherches, déployées au travers de multiples supports, explorent les différentes stratégies d'enfermement et d'aliénation.

Depuis 1999, Jeanne Susplugas, née en 1974, décline le motif de la maison, de ses formes standardisées, de ses particularités (lumière, objets, etc.), de ses paradoxes dans un travail alliant son histoire personnelle à l'histoire sociale. La maison est intime, elle nous construit autant qu'on la construit. Elle se dresse protectrice mais peut également devenir oppressante, inquiétante.

Pierre angulaire de l'exposition, l'œuvre *Flying House* est la première réalisation en volume d'une série de dessins éponyme. Conçue à l'occasion de son exposition au centre d'art de La Maréchalerie de Versailles, cette œuvre s'attache à la notion d'habiter. Son esthétique séduisante rassure, on identifie rapidement l'habitation, le refuge. Réceptacle de notre identité, la maison est le lieu où nous conservons les

⁽¹⁾ [At home she's a tourist : Chapter 1] de Jeanne Susplugas présentée à La Maréchalerie - centre d'art contemporain de Versailles du 20 janvier au 26 mars 2017], catalogue d'exposition, Entretien avec Emanuele Quinz, Versailles, La Maréchalerie - centre d'art contemporain, 2017.



Jeanne Susplugas,
Flying House, matériaux divers, 2017
La Maréchalerie - centre d'art contemporain de Versailles

pièces, les objets qui constituent notre quotidien. L'objet devient un marqueur social, révélateur d'une activité, d'un besoin. Ceux suspendus à la *Flying House* empêchent son envol, ils symbolisent les embûches de la vie, les épreuves qu'il faut surmonter. L'artiste les a choisis et conçus après avoir interrogé ses proches sur ce qu'ils emporteraient si leur maison venait à disparaître. Le foyer inatteignable, voire perdu, questionne alors les notions de mobilité, d'exil, de migration.

Stoppée dans son élan, la maison se trouve suspendue comme une épée de Damoclès au-dessus de nos têtes. Le moyen pour Jeanne Susplugas de traiter de l'ambivalence de l'espace domestique et de mettre le spectateur face à des émotions contradictoires. La pandémie et les confinements ont transformé nos rapports au chez-soi. De refuge, l'intérieur des habitations s'est transformé en contrainte oppressante, théâtre d'une hausse de 30 % des violences conjugales et de la dégradation du lien social. On dénonce plus facilement un voisin qui ne respecte pas le confinement que des cas de violences familiales.

Poursuivant ainsi ses réflexions sur les relations de l'individu avec lui-même et avec l'autre, l'artiste énonce « s'engager dans l'art, c'est s'engager dans la vie sociale, essayer de changer les choses à son niveau, avec modestie mais conviction. »⁽¹¹⁾

<https://www.susplugas.com/>



Jeanne Susplugas.
Flying House, installation, 2017

⁽¹¹⁾ Ibid.

Marianne Villière

Réalités désirées

Enregistrement sonore, 2021

Marianne Villière, née en 1989, s'applique à investir les interstices du monde pour en révéler les alternatives. Interrogeant la place de l'artiste dans la société et dans l'espace public, elle conçoit des interventions contextuelles et éphémères pour explorer les marges de nos pratiques sociales.

Se basant sur une approche microsociologique qui étudie les structures, les relations internes et les formes d'organisation des petits groupes sociaux, elle mène une réflexion sensible sur nos manières de vivre ensemble et d'habiter l'espace.

Au détour d'une émission de radio, l'artiste découvre la pratique du *shifting*. Issu du verbe anglais *to shift* (glisser), le *shifting* consiste à quitter une réalité morose pour basculer dans un univers fantasmé grâce à la pensée et à l'imagination.

Le principe est simple : quitter sa *Current Reality* (réalité actuelle) pour une *Desired Reality* (réalité désirée) au moyen d'un script détaillant les étapes pour plonger en pensée dans un univers parallèle souvent inspiré d'Harry Potter ou du dessin animé *Miraculous*. Particulièrement plébiscité par les adolescents, le *shifting* leur permet de se déconnecter de la réalité et de mettre temporairement le monde en sourdine.

Au moment de la pandémie et des confinements successifs, le phénomène prend de l'ampleur et les groupes d'entraide et de partage d'expériences fleurissent sur les réseaux sociaux. Les adeptes partagent leurs scripts, donnent des astuces sur les techniques à utiliser pour plonger (visualiser un train en marche pour atteindre une destination, écouter des battements de cœur pour entrer en méditation, etc.).

Durant sa résidence à Guyancourt, l'artiste rencontre des adolescentes qui lui décrivent des mondes dans lesquels elles



Marianne Villière,
Réalités désirées, enregistrement sonore, 2021

aimeraient vivre et ce qu'elles y feraient, ce qu'ils représenteraient pour elles aussi. En y exprimant leurs désirs, en y explorant des sensations souhaitées autant qu'en exprimant leurs volontés de changement, elles se positionnent. À travers ce qui leur importe aussi bien qu'à travers leurs fantasmes, une lecture sensible et critique du monde contemporain se dessine. Il s'agit d'exister, d'éprouver et de se confronter à d'autres formes d'existences. Via des « waiting room » partagées ou non, via des portails menant à des réalités désirées (DR), les adolescentes traversent les confinements successifs, en quête d'un nouveau foyer où tout reste à imaginer et à l'échelle d'une planète...

<https://mariannevilliere.net/>

Serge Damon

Serge Damon, installé à Bordeaux depuis deux ans, a commencé son travail de concepteur lumière en 1998, pour la danse contemporaine et le théâtre, métier qui l'a amené à tourner ces spectacles à travers plusieurs continents depuis 2002 (Europe, États-Unis, Afrique, Océanie).

Parallèlement, il élargit son domaine d'activité à l'art contemporain, en participant à la création d'œuvres pour de nombreux artistes comme Saâdane Afif (prix Marcel Duchamp 2009), Lili Reynaud-Dewar (prix Marcel Duchamp 2021), Pierre Malphettes, Alain Bublex, Pierre Ardouvin, Caroline Duchatelet...

Ses connaissances techniques, augmentées par le stage de l'AFE niveau 2 suivi en 2006, lui ont permis de travailler avec des agences spécialisées dans la muséographie et des architectes scénographes pour des projets d'éclairages avec : Le Musée du Louvre Lens, le Centre Pompidou Paris, Le Musée des arts asiatiques Guimet, le Mac Val, La Villa Arson, le Centre des Monuments Nationaux, La Friche Belle de Mai, Le Musée des Arts décoratifs et du Design de Bordeaux, Lafayette Anticipation, le MOCO - Montpellier Contemporain.

Il a aussi collaboré à des installations pérennes associées à des bâtiments publics, dans le cadre de commandes liées au 1 % artistique avec comme maîtres d'ouvrages la RATP, la Ville de Paris, Les nouveaux commanditaires et la Fondation de France, la Région Occitanie, le Conseil général du Val-De-Marne, le Conseil général du Nord... Les œuvres, spectacles et mises en lumière architecturales auxquels il a participé ont orienté son travail vers une approche sensible composant à partir des variations de la lumière naturelle tout comme de celle issue de nos environnements urbains nocturnes.



Élise Girardot

Élise Girardot est membre de C-E-A, Association française des commissaires d'exposition et de la section française de l'AICA, Association internationale des critiques d'art. Originaire des Yvelines, elle connaît bien les environnements bétonnés de la Région Île-de-France. Ces derniers ont participé dès l'enfance à faire vagabonder son esprit et son imaginaire. Son arrière-arrière-grand-mère est née au hameau de Bouviers à Guyancourt.. Commissaire d'exposition indépendante, elle collabore auprès d'artistes émergents par la production d'expositions, de performances, de textes ou de programmations vidéo. Elle envisage sa position d'un point de vue exploratoire et déploie une recherche élargie, révélant un "débordement" de l'exposition. Souvent *in situ*, ses projets d'écriture ou d'exposition deviennent des prétextes narratifs et cherchent à révéler les espaces et les lieux où ils s'implantent. Après des études de Lettres modernes et d'Histoire de l'art, elle intègre en 2011 le Master de recherche en art CCC (Critical, Curatorial, Cybermedia) de la HEAD, Haute École d'art et de design de Genève. De 2012 à 2016, elle achève plusieurs missions auprès d'institutions comme la Biennale d'Art Contemporain de Lyon ou le Frac Aquitaine. Depuis 2019, elle intervient régulièrement au sein du Master IPCI (Ingénierie de projets culturels et interculturels) de l'Université Bordeaux Montaigne.

Élise Girardot est curatrice associée et membre fondateur de Föhn, une plateforme curatoriale née en 2018 à Bordeaux. Elle assure également la direction artistique de panoramas, sur la rive droite bordelaise, depuis février 2021.

www.elisegirardot.com

L'exposition À l'orée du foyer est l'occasion de valoriser le travail de six artistes et une commissaire d'exposition. L'artiste Marianne Villière a été invitée à Guyancourt en résidence en octobre et novembre 2021. Son œuvre a été créée sur place au contact des habitants. Kubra Khademi a produit une nouvelle œuvre spécifiquement pour l'exposition. La vidéo de Laura Haby et la photographie d'Halida Boughriet ont également été produites pour l'exposition.

La commissaire d'exposition remercie chaleureusement les artistes, Serge Damon et les équipes de la Ville de Guyancourt pour leur professionnalisme et leur disponibilité. Merci à Monsieur le Maire et à l'équipe municipale pour cette belle invitation. Merci à Julie et Elisabeth pour les textes précis consacrés aux artistes, merci à Christophe pour son accompagnement tout au long des derniers mois et pour le montage, merci aux techniciens Raphaël, Carlos, Orlando, Jeanne, Mohamed, Cédric, Fernando, Pascal, Christophe et Fabrice pour leur aide précieuse et leur écoute. Merci Marie, Fatima et Claire pour vos paroles sur les artistes et l'accueil du public. Et merci à Chantal pour son accueil. Chaque corps de métier est indispensable pour assurer la qualité d'une exposition.